

PLUS LOIN

Sophie PLUCHET

Mardi 20 juin 1882

Tristesse et désespoir. Voici l'état dans lequel m'ont laissées les dernières heures. Je ne parviens à prononcer aucun mot à travers mes larmes ; il me reste l'écriture.

Le drame a eu lieu hier soir. Comme d'habitude, maman slalomait avec agilité entre les tables de bois du *saloon* pour servir les nombreux clients. Papa tenait le bar, son éternel tablier d'un blanc douteux noué autour des hanches. Mes parents et moi vivons au-dessus d'un *saloon* dont ils sont propriétaires, dans une petite ville perdue au fin fond du Far West, entourée de cactus, de canyons et de déserts de sable rouge à perte de vue. C'est ici que je suis née et je ne connais aucune autre région que celle-ci.

La soirée s'annonçait paisible au *saloon*. Quelques clients devant leur verre de bière, misant leur paie au poker, un air de jazz au piano, ... quand une violente dispute éclata entre deux hommes ivres. Très vite, des verres volèrent en tous sens. Puis ce fut au tour des bouteilles d'alcool, qui allèrent s'écraser violemment contre les murs du *saloon*. Papa s'interposa dans la bagarre mais il ne gagna en retour qu'un coup de poing en plein milieu du visage. Horrifiées, maman et moi nous tenions dans un coin de la pièce. De telles batailles éclataient régulièrement au *saloon*, sous l'effet des trop nombreux verres de whisky bus au cours de la soirée. Mais cette fois-ci, je sentais que c'était différent. La violence, mêlée de haine, était inouïe. Bientôt, tous les hommes se mêlèrent à la bataille. Un coup de feu retentit soudain depuis le fond de la salle. Un homme imposant, brun et barbu, celui-là même qui avait déclenché la dispute, venait de tirer avec son revolver et de transpercer le plafond du *saloon*. La colère de maman domina sa peur, et elle se jeta sur lui. Les yeux rouges et avec un rire terrifiant, l'homme saoul pointa son arme vers elle et *pan !*, tira. Papa se jeta devant ma mère avant que la balle ne l'atteigne. Puis ils s'effondrèrent tous les deux par terre. La balle avait transpercé le bras de maman. A côté d'elle, papa ne bougeait plus. En un instant et sans s'en rendre compte, l'homme venait de tuer mon père. Quelques hommes transportèrent maman jusqu'à son lit. Je ne pouvais détacher mon regard du corps inanimé de mon père. Je ne sais combien de temps je suis restée prostrée, et comment j'ai rejoint ma chambre. Que va-t-on devenir, maman et moi ?

Jeudi 22 juin 1882

J'ai l'impression d'être prise dans un cauchemar dont je n'arrive pas à me réveiller. Ce matin, maman s'est éteinte à son tour. Sa grave blessure s'est infectée, elle a été prise d'une forte fièvre. Aucun médecin n'a pu venir au *saloon*. J'ai bien sûr tenté de lui apporter tous les soins nécessaires, mais cela n'a pas suffi, je n'ai pas réussi à la sauver. A seize ans, je suis orpheline.

Jeudi 29 juin 1882

Voilà désormais une semaine que mes parents ne sont plus en vie. L'enterrement a été rapide, je n'en garde aucune souvenir. Depuis, le *saloon* est fermé et je reste toute la journée enfermée chez moi, incapable de faire quoi que ce soit. Que vais-je bien pouvoir faire à présent ? Mais ce matin, John, un ami de papa et maman, m'a rendu visite au *saloon*. Il m'a

dit que je ne devais pas me morfondre, et que je devais aller de l'avant. Sa visite m'a fortement remuée. Il a raison. Autour d'une chope de bière, il m'a gentiment proposé son aide :

« Si tu acceptes, je pourrai tenir le bar à la place de Tom, et toi tu prendras le rôle de Mary en servant les clients. »

Après m'avoir longuement parlé et encouragé dans cette épreuve, John m'a annoncé qu'il reviendra dans quelques jours, après m'avoir laissé le temps nécessaire pour réfléchir à la question.

A présent seule, je réfléchis. Que lui répondre ? Je suis consciente qu'il a raison mais je n'ai pas encore le courage de reprendre le travail et de supporter le regard des clients.

Lundi 3 juillet 1882

A trois heures de l'après-midi, John est de retour au *saloon*. Après lui avoir servi un verre de whisky, je lui annonce ma décision : j'accepte son aide.

« - Et ben en voilà une bonne nouvelle ! me répond-il guilleret, je te propose qu'on rouvre le *saloon* dès demain.

- Demain ? je lance, abasourdie.

- Ben oui, faut bien le rouvrir un jour ! »

Je digère la nouvelle. Demain. Demain déjà, supporter les rudes clients, leurs réclamations, leurs rires bruyants... tout cela jusque tard dans la nuit. Et dans ce lieu où tout me rappelle mes parents et leur mort tragique. Mais je reste digne devant John, je prends une grande inspiration, rassemble tout mon courage et répons :

« - D'accord.

- Parfait ! On se retrouve donc demain à 10 heures. »

Mardi 4 juillet 1882

Il est onze heures et voilà une heure que John s'active pour redonner au *saloon* toute son allure. Il commence par ouvrir les fenêtres en grand. Il n'avait pas tort : après ces quelques semaines passées enfermée, l'air matinal me fait beaucoup de bien. Je sors. Il fait beau et chaud, le ciel est d'un bleu d'azur et la pancarte du bar sur laquelle est écrit en lettres majuscules *SALOON* scintille au soleil. Je souris. J'aurais tellement aimé que papa et maman soient à mes côtés ! A l'évocation de mes parents, je ne peux contenir une larme qui coule sur ma joue. Mais John m'appelle depuis l'intérieur du bar. Courage Jane ! J'essuie furtivement mes pleurs et rentre dans le *saloon*, afin de l'aider à déplacer quelques tables.

Il est six heures du soir et les premiers clients arrivent. Ils semblent surpris mais ravis de la réouverture du bar. Certains discutent un petit peu avec John, d'autres me présentent leurs condoléances puis ils vont s'asseoir à une table. Une vingtaine de minutes plus tard, je commence déjà à servir chopes de bière et verres de whisky. J'essaie d'imiter au mieux les mouvements de ma mère, même si cela n'est pas facile. Vers huit heures, le *saloon* est déjà complet ! Je tâche tant bien que mal d'ajouter quelques chaises à chaque table afin d'accueillir un maximum de clients. Quant à John, il verse des boissons sans s'arrêter tant les commandes affluent. Je ne me rendais pas compte que le métier de serveuse était si difficile, mais cela me plaît ! Deux heures plus tard, j'ai tellement chaud que je suis obligée de sortir quelques instants du *saloon*. Dehors, il fait frais et je peux distinguer de nombreuses étoiles dans le ciel noir. C'est magnifique. Si mes parents me voyaient ils seraient fiers de moi.

Dimanche 9 juillet 1882

Voilà cinq jours que le *saloon* a rouvert ses portes. Chaque soir se répète la même scène : les premiers clients arrivent autour de six heures, ils discutent quelques instants avec John, puis s'installent à une table libre.

Le *saloon* est l'un des premiers établissements qui a vu le jour au moment de la construction de la ville. Elle ne comptait alors que quelques familles qui tentaient l'aventure vers l'ouest. Ce fut un véritable combat pour mes parents et leurs amis car les attaques de diligences, et les tensions avec les Indiens parqués dans les réserves alentours étaient fréquentes. Aujourd'hui, avec le développement des routes, notre ville est un point de passage obligatoire. Les commerces y sont nombreux, et le *saloon* a vu sa clientèle tripler en quelques années.

C'est vers huit heures que la fréquentation du *saloon* est à son apogée. Les clients restent souvent jusqu'à minuit voire même une heure du matin, heure à laquelle la pancarte « OPEN » est retournée pour indiquer « CLOSED ». Avant le décès de mes parents, je me couchais en milieu de soirée. A présent je suis obligée de veiller, mais je me vais m'habituer à ce rythme de vie.

Lundi 17 juillet 1882

Je suis inquiète. J'ai l'impression que quelque chose se trame. John me tient à l'écart de ses discussions avec les clients. Après lui avoir parlé, ils me regardent tous avec un regard étrange et je les trouve de plus en plus rudes avec moi. Peut-être est-ce seulement une impression due à la fatigue ?

Jeudi 20 juillet 1882

La situation devient impossible ! De plus en plus de clients me méprisent, et parfois même, refusent que je les serve ! J'en ai parlé à John qui n'a pas l'air alarmé. Il me dit de ne pas m'en faire et que ces comportements désagréables disparaîtront avec le temps. Selon lui, les clients regrettent seulement le service de ma mère qui l'effectuait à la perfection.

« Et pis tu sais, c'est pas facile d'être cowboy, ou bûcheron ! Ils doivent travailler tout le jour sous le soleil écrasant. Surveiller des vaches ou couper des arbres, pourquoi ? Pour quelques cents ? »

Je ne suis pas convaincue par ses explications et je suis de plus en plus intriguée et mal à l'aise.

Lundi 24 juillet 1882

Je n'arrive pas à y croire. Comment ose-t-il ?! Ce matin, John s'est présenté au *saloon* tout heureux, puis a entamé la discussion :

« - Vois-tu Jane, commença-t-il, j'pense pas que tu puisses continuer ton travail dans ces conditions. Voilà près de trois semaines que le *saloon* a rouvert ses portes et les clients te dédaignent toujours autant. Certains se plaignent. Si ça continue, ils vont finir par quitter le *saloon* et aller voir ailleurs ! Bientôt, t'auras plus de travail, plus d'argent...

- Je m'en rends compte et ça m'inquiète aussi ; mais où veux-tu en venir ?

- J'ai une solution à ce problème, répondit-il avec un petit sourire mauvais.

- Quel genre de solution ? je demande, méfiante.

- Je te propose de t'acheter le *saloon*.
- Pardon ? Je crois avoir mal compris.
- T'as bien entendu : je te propose d'acheter le *saloon*.
- Jamais ! je réponds immédiatement, agressive.
- Mais enfin Jane, réfléchis un petit peu ! Si tu restes au *saloon*, t'auras bientôt plus de clients, donc plus de travail. Comment feras-tu pour vivre ? J'te propose de le racheter. Prend cette proposition comme une aide ! Grâce à moi, tu possèderas une coquette somme et tu pourras t'installer autre part, commencer un nouveau travail ainsi qu'une nouvelle vie ! »

Je réfléchis un court instant avant de lui demander brusquement de sortir de chez moi. Ma décision est claire : je ne lui céderai jamais le *saloon*.

Mardi 25 juillet 1882

Ce matin, John revient à la charge. Je maintiens fermement ma position. Il me présente toujours plus d'arguments mais je ne cède pas.

Il en vient même à évoquer mes parents, et me dit que j'abîme leur mémoire. Il touche un point sensible ; ce *saloon* c'était toute leur vie. J'essaie de me raisonner. Que feraient mes parents à ma place ? Ne dois-je pas réfléchir et me renseigner avant d'agir sur un coup de tête ? Je lui demande le prix auquel il souhaite acquérir le *saloon*. John m'annonce alors une somme dérisoire. C'en est trop. Comment ? En plus de m'ôter mon seul bien et mon seul souvenir de mes parents et de mon enfance, il souhaite m'escroquer ? Tout comme hier, j'ordonne à John de quitter le *saloon* sur le champ.

Mardi 1^{er} août 1882

Je suis atterrée. Suite à une semaine de lutte continue contre John, j'ai été obligée d'accepter son achat du *saloon* à un prix indécent. Je n'ai à présent plus de maison, peu d'argent, et surtout, plus de soutien. Je n'ai même pas de projet pour l'avenir. Que faire ? Je pense que la meilleure solution est de quitter la ville dans laquelle je vis depuis ma naissance, mais pour aller où ? En attendant, je dois réfléchir à un problème plus urgent : où dormir ce soir ?

« Courage Jane. » Il est huit heures du soir et je n'ai toujours pas de lieu où passer la nuit. Je me tiens devant l'entrée du *saloon*, pour demander une chambre. Quelle humiliation ! Je prends une grande inspiration, rassemble tout mon courage et entre. Il fait chaud, les hommes rient à gorges déployées et John les sert le sourire aux lèvres. Quand ils m'aperçoivent, les rires cessent brusquement et tous se retournent vers moi. Le rouge me monte aux joues mais je reste droite, et ne leur accorde pas un regard. Je me dirige vers le comptoir, ce comptoir derrière lequel il y a un mois, papa se tenait. A présent, c'est un escroc qui est à sa place. Je m'avance vers John et demande sans trembler :

« - Une chambre pour trois nuits s'il vous plait. »

John me regarde avec un petit air amusé et sournois :

« - Pour trois nuits ? Bien sûr, mais où sont tes parents jeune fille ? »

Je boue intérieurement. Le scélérat ! En plus de m'ôter ma maison, il prend un malin plaisir à m'humilier devant une trentaine d'hommes ! Je réponds sans me démonter :

« - Et vous, est-ce que je vous demande où sont vos parents ? Je ne crois pas. Donnez-moi cette clef s'il vous plaît. Je vous paye d'avance. Combien est-ce ?

- Un dollar la nuit c'est-à-dire trois dollars en tout. »

Je pose les pièces sur le comptoir puis monte fièrement cet escalier que je connais par cœur. En entrant dans la chambre, je m'effondre sur le lit et éclate en sanglots.

Mercredi 2 août 1882

J'ai passé une nuit épouvantable. Les clients n'ont quitté le *saloon* que très tard dans la nuit. Durant toute la soirée, ils ont chanté, ri, parlé de leurs voix fortes. Une petite dispute à même éclaté vers dix heures.

Dans ma chambre à l'étage, j'essaie de réfléchir afin de trouver une issue à ma situation désespérée. Je pense que je vais tout d'abord tenter ma chance à l'épicerie de Mark. Cet homme s'est toujours montré sympathique et ne s'est d'ailleurs jamais présenté au *saloon* pour se moquer de moi. A onze heures, me voilà devant sa porte. J'entre. Mark est en train de ranger des pots de moutardes sur une haute étagère, perché sur son escabeau. En m'apercevant, il interrompt sa tâche, m'accueille et me propose de m'asseoir. Une fois installée, je lui narre toute mon histoire et finis par lui demander de m'embaucher afin de gagner un peu d'argent pour vivre. Après un temps de silence, il m'annonce, confus, qu'en ce moment, les affaires ne sont pas bonnes et, qu'il ne peut pas se permettre d'embaucher quelqu'un qu'il devra payer régulièrement. J'insiste, essaie de le convaincre, mais peine perdue, Mark a de réels soucis financiers et ne peut pas m'aider malgré son envie. Cependant, il m'encourage à ne pas me laisser faire. Il me conseille de quitter le village pour trouver un travail dans une plus grande ville où les offres d'emploi seront plus nombreuses. Prendre un nouveau départ, c'est sans doute ce que j'ai de mieux à faire. Je le quitte une bonne heure plus tard en le remerciant chaleureusement pour ses bons conseils.

Vendredi 4 août 1882

Après mon entrevue avec Mark et après de longues heures de réflexion, je me décide à quitter le village de mon enfance pour me rendre dans une plus grande ville afin d'y trouver un travail. Assise sur mon lit, j'élabore un plan. Vers onze heures, quand tous les clients seront saouls, je descendrai, sortirai du bar, puis volerai le cheval d'un homme avant de m'enfuir au galop le plus loin possible du *saloon*, et de John.

A dix heures, je suis fin prête. J'ai revêtu ma tenue de voyage : mes bottes de cuir brun, ma veste ainsi que mon chapeau à larges bords. Je prépare ensuite un petit sac contenant mon argent, quelques vivres achetées à Mark, et des vêtements. A onze heures, je descends les marches du *saloon* puis pénètre dans le bar. Je me dirige vers le comptoir en ignorant les regards étonnés et un brin moqueurs des hommes, rends les clefs de ma chambre à John, puis sors. Une fois dehors, je me dirige rapidement vers les chevaux des clients attelés à une barrière en bois à l'entrée du *saloon*. Après m'être assurée que personne ne me voit, j'en détache un qui me semble fort et résistant, je l'enfourche et part au galop sous le ciel étoilé.

Samedi 5 août 1882

Ce matin à l'aurore, après une nuit de folle chevauchée, je me suis écroulée par terre, épuisée. Je me suis réveillée il y a quelques instants et le soleil brille dans le ciel clair. Je me trouve dans une vaste prairie, entourée de hautes herbes sèches d'un jaune pâle. Assoiffée, j'explore les environs à la recherche d'un lieu où épancher ma soif. Entre deux collines, je repère une petite rivière scintillant sous le soleil. Je la rejoins rapidement, je m'accroupis au bord de l'eau et bois tout mon saoul. Chose faite, je me promène dans la prairie. Les oiseaux chantent et les

sauterelles strident autour de moi. Quel contraste entre ce paysage, la paix qui s'en dégage, et ma situation désespérée !

Soudain, au détour d'un chemin, j'aperçois une charrette tirée par deux chevaux. Je m'approche. La famille qui l'occupe m'apprend qu'elle se rend dans la grande ville de Denver pour retrouver un oncle qui y vit et y travaille. Une grande ville ? Mon cœur bondit dans ma poitrine. Après leur avoir fait part de ma situation, je leur demande la permission de les accompagner. Ils me l'accordent aussitôt et nous nous mettons en route. Durant tout le trajet jusqu'au dîner, je fais la connaissance des deux enfants. Ils sont adorables. Agatha, dix ans, aime dessiner tandis que William, d'un an son aîné, est passionné par le chemin de fer qui se déploie dans le pays depuis quelques années.

A sept heures et demie, nous nous arrêtons pour le repas. Nous discutons de tout et de rien puis ils en viennent à parler de leur oncle.

« - Depuis que l'oncle Albert travaille à la gare de Denver, William est passionné par les machines à vapeurs ! annonce Henry, le père.

- Oh oui ! C'est d'ailleurs lui qui nous a tant pressés de nous y rendre afin d'en apprendre plus sur son nouveau travail, continue Maria, sa femme. »

En allant me coucher, je remercie la providence d'avoir mis cette famille sur mon chemin. Une fois à Denver, ne pourrais-je pas trouver une place dans la gare de l'oncle Albert ?

Vendredi 11 août 1882

Après une petite semaine de trajet en charrette, nous sommes enfin arrivés à Denver. J'ai quitté Henry, Maria et leurs enfants ce matin, non sans regret.

Je suis à nouveau seule. Le bruit de la ville est assourdissant. Toute cette activité me donne le vertige. Que faire dans cette ville immense où rien ne ressemble au village de mon enfance ? Depuis le début de la journée, j'erre dans la poussiéreuse artère principale. Des échoppes tels que des épiceries, des scieries, des cordonneries, mais encore de nombreux *saloons* se succèdent dans l'avenue. Les chevaux, les diligences et charrettes se croisent et me dépassent. Je me sens si petite !

Soudain, je m'arrête brusquement. Elle est là, devant moi, la fameuse gare de Denver. Les lettres de « Union Station » se détachent sur la devanture. Je continue mon chemin et m'approche du grand bâtiment qui grouille de monde. Ici, toutes les classes sociales se mêlent. Je croise d'élégantes familles, mais aussi beaucoup de cowboys et de paysans. Lentement, presque prudemment, j'observe les lieux et je découvre un grand nombre de voies de chemin de fer. C'est alors qu'un grondement se fait entendre et qu'un train apparaît devant moi. Son imposante locomotive est surmontée d'une grosse cheminée d'où s'échappe une fumée noire. De surprise, je bondis en arrière et manque de renverser quelqu'un. Un jeune homme se tourne vers moi, soulève son chapeau de feutre, observe un instant mon curieux accoutrement et m'annonce en riant :

« Mais mademoiselle ! Il ne faut pas avoir peur des trains ! Ils sont impressionnants, pour sûr mais ils ne font pas de mal. »

Le garçon qui me parle doit avoir deux ou trois ans de plus que moi. Il porte un élégant costume noir et des chaussures parfaitement cirées. Il me sourit malicieusement avec gentillesse et ces yeux d'un noir profond pétillent. Ses dents d'une blancheur éclatante contrastent avec ses cheveux d'un noir de jais qui semblent indomptables et s'agitent au vent.

« - Mademoiselle ? »

Je cligne des yeux. L'homme vient de me poser une question. Le rouge me monte aux joues.

« - Oh ! Pardon, je réfléchissais enfin non je..., balbutie-je confuse.

- Ne vous inquiétez pas, je vous demandais seulement si vous aviez besoin d'aide pour quelque chose.

- Non, merci monsieur », je réponds, écarlate.

Après un petit salut, l'homme s'éloigne. Une idée me vient alors à l'esprit et je l'interpelle avant qu'il ne disparaisse.

« - Enfin... Si ! Savez-vous où je pourrais trouver un travail à la gare ? Et connaissez-vous un certain Albert ? »

Il revient sur ces pas et me répond, embarrassé.

« - Je suis désolé, mais je viens d'être embauché à la gare et je ne connais pas grand monde... Je crains de ne pas vous être très utile sur ce point.

- Oh...

- En revanche il me semble qu'une place est vacante à la billetterie. On recherche une jeune personne de plus de quinze ans, dégourdie et en bonne santé. »

Je le remercie chaleureusement.

« - Si vous avez un jour besoin d'aide, n'hésitez pas ! Je m'appelle Matthew.

- Et moi c'est Jane. Merci beaucoup pour votre aide... Matthew. »

Je me faufille tant bien que mal à travers la foule, et me dirige vers la billetterie. Devant le guichet, de nombreuses personnes s'impatientent en attendant leur tour. Je me range au bout de la file et attend.

Quand vient enfin mon tour, j'explique ma démarche et ma candidature. L'homme au guichet me regarde et demande :

« - Votre nom ?

- Anderson, Jane Anderson.

- Votre âge ?

- Seize ans, dix-sept en octobre, monsieur.

- Maladies, faiblesses, allergies quelconques ?

- Non monsieur.

- Expérience dans le domaine ?

- Non plus, monsieur. »

Il me toise un instant d'un regard sans expression puis m'annonce :

« - Revenez ici même lundi à onze heures, on vous expliquera les bases du métier et ses conditions. Vous commencerez dès le lendemain.

- Je... je suis prise ?

- Puisque je vous le dis ! me répond-il avec un petit sourire. Il vous faut seulement remplir ce formulaire. »

Je signe le papier et indique ma date de naissance. En le lui rendant, je prends mon courage à deux mains et ose lui demander :

« - Si je puis me permettre, connaissez-vous un certain Albert ?

- Ils se peut que ce soit moi ! Mais il y a beaucoup de personnes de ce nom à la gare. Avez-vous un nom de famille ?

- A vrai dire... non. J'ai rencontré sa famille il y a quelques jours et ils m'ont appris que leur oncle Albert travaillait ici. Henry, Maria et leurs enfants, ...

- Agatha et William ! Vous êtes très bien tombée, c'est moi ! »

Quelques instants plus tard je quitte la gare et traverse l'artère principale. Je trouve une chambre libre et la loue. Je m'endors très rapidement, le cœur plein d'espoir.

Samedi 11 août 1882

Ce matin, après une bonne nuit de sommeil, je suis fin prête. J'ai troqué mon costume de voyage pour une robe de coton blanc et me suis procuré une capeline. J'arrive devant la gare. Profitant de mon avance, j'explore un peu les lieux. Mais soudain, Matthew apparaît devant moi. Il s'approche :

« - Bonjour mademoiselle, vous êtes ravissante... Cette robe vous sied bien mieux que votre accoutrement de cowboy !

- Merci, enfin, je... oui...non, je bredouille, le souffle court, plus rouge que jamais. »

Voyant mon embarras, Matthew me quitte et me souhaite une bonne journée. « Mais que m'arrive-t-il ? » je pense.

A onze heures précises, je suis devant le guichet. Albert est là, comme prévu. Il prend la parole :

« - Comment allez-vous aujourd'hui... - il regarde ses notes - Jane ? »

Sans me laisser le temps de répondre il poursuit :

« - Donc vous commencerez le matin à sept heures et finirez à huit heures le soir. Une pause d'une heure vous sera accordée à midi pour le repas, - que vous devrez vous procurer vous-même, je précise. Vous n'aurez pas de salaire fixe mais gagnerez dix pour cent du prix de chaque billet vendu. Un billet coûte un dollar. Vous travaillerez tous les jours de la semaine sauf le dimanche. » Albert reprend un instant sa respiration. « Est-ce clair ? Des questions ?

- Non tout est clair, merci, je réponds amusée.

- Parfait vous commencerez donc dès demain. Aujourd'hui, vous pouvez observer Louise - il me montre une jeune femme vendant un billet à notre gauche - qui vous apprendra toutes les techniques pour vendre le plus de billets possible. »

Lundi 28 août 1882

Voilà maintenant deux semaines que je travaille à la gare et j'ai déjà gagné un peu plus de cinquante dollars, ce qui me permet de louer une chambre. Le rythme de travail est bien sûr soutenu mais cela me plaît. J'aide aussi parfois le père de Matthew qui tient une épicerie. De

cette manière, je peux gagner quelques piécettes de plus et m'accorder quelques extras comme un nouveau chapeau ou des livres.

Et il y a Matthew... Dès que je le vois j'ai envie de me perdre dans ses yeux sombres. Et son sourire... Son sourire ! Il est magnifique. J'ai envie de crier au monde entier que je l'aime, car oui, je crois que je suis amoureuse de lui !

Lundi 9 octobre 1882

J'ai été bien silencieuse durant plus d'un mois... Mon rythme de vie à Denver me convient parfaitement. Je vends toujours des tickets à Union Station, j'ai des collègues, des amis, et je crois que je suis heureuse. Il y a quelques mois, je n'aurais pas cru retrouver le bonheur un jour.

Comme tous les matins, j'effectue la promenade matinale qui me mène vers la gare. Dehors il fait beau, même si on sent que l'automne approche. Je ferme les yeux et pense à mes parents. Ils auraient été tellement fiers de moi ... Quand je rouvre mes paupières, Matthew est devant moi. « Depuis combien de temps est-il là ? » je pense. Il me regarde pendant quelques secondes, l'air embarrassé. Soudain, il me dit :

« - Jane... Alors voilà, je voulais tout d'abord vous souhaiter un joyeux anniversaire. Et, je voulais aussi vous dire que... que je vous aime. »

A ces mots, son regard s'enflamme et il continue :

« Dès la première fois où je vous ai vue je vous ai aimé. Vous étiez tellement belle habillée en cowboy ! Tout chez vous est magnifique. Vos cheveux roux, votre nez en trompette, vos beaux yeux bleus... vous me faites rire, et j'aime discuter des heures avec vous. Alors voilà : voulez-vous m'épouser ?

- Oh oui ! Bien sûr que oui ! » je m'exclame, radieuse, le visage éclairé par un large sourire. Aucun doute, aucune hésitation, la réponse est si évidente !

Nous nous dirigeons ensuite à la gare, main dans la main et le sourire aux lèvres.

Vendredi 9 novembre 1883

Je relis les dernières pages... tant de choses ce sont passées depuis cette demande en mariage ! Je suis à présent moi-même propriétaire d'un *saloon* ! Mais revenons en arrière.

Matthew et moi sommes mariés. Ce 15 février 1883 fut le plus beau jour de ma vie. Nous avons invité toute la famille d'Albert (Maria, Henry, Agatha et William), quelques amis rencontrés depuis mon arrivée à Denver et toute la famille de Matthew. Si seulement mes parents avaient également assisté à la cérémonie ! Quand je repense à cet homme qui les a tués au *saloon* il y a maintenant plus d'un an, la colère me submerge.

Quelques temps plus tard, avec l'aide financière des parents de Matthew, nous avons acheté une petite maison dans l'avenue principale de Denver et nous nous y sommes installés. Nous avons continué notre travail à la gare, tout en murissant le projet d'ouvrir plus tard un *saloon* au rez-de-chaussée de notre maison. Mais pas un *saloon* dans lequel les hommes s'enivreraient toute la nuit. Non ! Un *saloon* dans lequel des familles pourraient boire un thé, un café, partager un verre... bref un lieu convivial, et civilisé.

Le 9 juillet dernier, Matthew et moi avons enfin réalisé notre rêve, nous avons ouvert les portes de notre café. Seulement deux familles se sont présentées le premier soir, mais dès le lendemain, le bouche à oreille avait fait son travail et plus d'une quarantaine de personnes ont

défilé toute la soirée. Matthew versait les boissons tandis que j'accueillais les clients et les servais.

La réputation de notre *saloon* (mais est-ce encore un saloon ?) s'est peu à peu étendue et à présent, les clients affluent chaque soir, particulièrement en fin de semaine. Depuis septembre, nous avons embauché un serveur qui nous aide beaucoup. Je suis tellement heureuse ! J'ai enfin trouvé ma voie et je sais que papa et maman sont fiers de moi.

Dimanche 11 novembre 1883

Il est sept heures et nous commençons à accueillir les toutes premières familles qui arrivent. J'installe une famille de cinq personnes à une table au fond de la salle. Les trois enfants commandent du jus de pomme tandis que les parents demandent une bière et un whisky. Je m'empresse de transmettre la commande à Matthew qui verse aussitôt les boissons demandées. Après avoir servi la famille, je me dirige tranquillement vers l'entrée, me préparant à accueillir de nouveaux clients. Soudain, un homme pousse la porte du *saloon*. Il est trempé de la tête aux pieds à cause de la pluie qui tombe en torrents dehors. Son allure est dure et triste. Je m'approche de lui. Il relève la tête. Nos regards se croisent. Mon souffle se coupe : c'est John. Me reconnaissant à son tour, il me fixe un instant, jette un regard dans la salle, puis repart, seul dans la nuit.